



CULTURE

Clouzot, âme damnée du cinéma français

Un feu d'artifice de projections, de conférences, d'expositions et de rééditions célèbre le réalisateur

Les années en 7 sont favorables à la mémoire du cinéaste Henri-Georges Clouzot, né le 20 septembre 1907 à Niort, mort le 12 janvier 1977 à Paris. 2017 aura mis le paquet. Projection de ses films (au festival Lumière de Lyon, à la Cinémathèque française et dans certaines salles), édition d'un coffret des œuvres presque complètes (le studio Columbia soustrait toujours *La Vérité* à l'édition des œuvres du cinéaste), conférences, expositions, livres. C'est un feu d'artifice.

Comme de juste, ce feu éclate dans la nuit où baigne ce cinéaste, assurément l'un des plus sombres que compte l'histoire du cinéma français. A eux seuls, ses grands films noirs le prouvent. Voyez ou revoyez *L'assassin habite au 21* (1942), *Le Corbeau* (1943), *Quai des Orfèvres* (1947), *Le Salaire de la peur* (1953) ou *Les Diaboliques* (1955), et vous vous ferez une idée à peu près claire des sentiments qui meuvent l'artiste : le crime, la délation, la jalousie, la veulerie, le vice, le sadisme, le cynisme. Toute la palette de la lie humaine, façonnée par une composition au cordeau, des clairs-obscurs néoexpressionnistes, une conscience, cousine de celle de Fritz Lang, de l'ubiquité du mal.

Cette œuvre et cette inspiration ont toujours suscité des réactions contradictoires. Il y a ceux qui louent le tempérament de cher-

cheur et l'exceptionnelle lucidité de l'artiste, tel Noël Herpe, commissaire de l'exposition que lui consacre la Cinémathèque française, qui écrit : « *Aucun cinéaste n'aura plus lucidement vu venir le temps des assassins, dans toute l'acception collective du terme : un temps où chaque Français moyen peut s'avérer un salaud, où les catégories humanistes de la III^e République sont gommées par l'omniprésence du soupçon.* »

Victime de lui-même

D'un autre côté, ses détracteurs, dont François Truffaut fut l'une des plumes les plus acérées avant de tourner casaque, mettent en avant la légende noire du cinéaste. Sa collaboration avec la firme Continental sous l'Occupation, sa violence à l'encontre des acteurs et plus encore des actrices, y compris envers sa femme, Véra, qu'il « torture » dans chacun des rôles qu'il lui confie, son autoritarisme, sa vanité, sa maniaquerie. Clouzot finissait en général fâché avec tout le monde.

La palme va à son frère Marcel, aujourd'hui décédé, qui, depuis l'enfance jusqu'à la consécration de l'artiste, en passant par son activité durant l'Occupation, dresse du cinéaste un portrait saisissant : « *Il n'était heureux que lorsqu'il me voyait pleurer.* »

L'instruction de ce procès ne saurait toutefois faire oublier que, grand angoissé, Clouzot

était lui-même sa première victime. Et encore moins mésestimer le courage qu'il lui aura fallu pour jeter ses propres hantises, et tenter de leur donner forme, sur la table d'opération de la création. *Le Corbeau*, qui cloue au pilori la délation et la médiocrité venimeuse de la collaboration, alors que le cinéaste travaille lui-même pour une firme nazie (où il protège par surcroît quelques professionnels juifs), est un bon exemple de l'ambiguïté du créateur, qui lui attirera à la fois les foudres de l'occupant et celles de la Résistance. En attendant, le film, miroir noir d'une France sous le joug des Allemands, est un pur chef-d'œuvre.

De même les films de sa fin de carrière, défis fiévreux obnubilés par l'attraction et l'assujettissement sexuels (*La Vérité*, 1960, avec Brigitte Bardot; *L'Enfer*, 1964, inachevé, avec Romy Schneider; *La Prisonnière*, 1968, avec Elisabeth Wiener), sont-ils le fait d'un

« Le Corbeau » est un exemple de l'ambiguïté du cinéaste, qui lui vaudra les foudres de l'occupant et de la Résistance

homme qui est en train de revenir à la foi chrétienne.

La vertu de l'opération Clouzot en cours consiste aussi à nous donner la possibilité de sortir de l'autoroute des grands films pour emprunter quelques voies de traverse. Pour le pire parfois, *Miquette et sa mère* (1949) ou *Les Espions* (1957) prouvant que le cinéaste n'était fait ni pour la comédie ni pour l'espionnage, ce qui permit au scénariste Henri Jeanson de planter, à la faveur de

ce dernier titre, cette cruelle banderille : « *Clouzot a fait Kafka dans sa culotte*. » Néanmoins, pour le meilleur aussi, qu'il s'agisse de son documentaire *Le Mystère Picasso* (1956) ou de *L'Enfer* (1964).

Le premier, qui filme, grâce à un procédé original – à même la toile et en temps réel – le dessin qui se compose, trahit la passion de Clouzot pour les arcanes de la création. Le second, réunissant Romy Schneider et Serge Reggiani dans un drame de la jalousie si grandiose qu'il tourne court, a laissé derrière lui, comme le montre le film que lui consacre Serge Bromberg (*L'Enfer d'Henri-Georges Clouzot*), des rushes torrides et fascinants.

Distancé par la Nouvelle Vague, Clouzot voulait ici relever le défi de la modernité à sa manière, dans une confrontation démiurgique avec l'art contemporain. Le pari fut perdu, mais avec quel panache. ■

JACQUES MANDELBAUM

AU PROGRAMME

EXPOSITIONS

« Le Mystère Clouzot »,
à La Cinémathèque française.

Jusqu'au 29 juillet 2018.

« Le Mystère Clouzot »,
au Musée national Picasso-Paris.

Jusqu'au 28 janvier 2018.

« Clouzot et les arts plastiques »,
à la galerie Topographie de l'art,

Paris 3^e. Du 17 novembre

au 12 janvier 2018.

LIVRES ET DVD

*Les Métamorphoses d'Henri-
Georges Clouzot*, de Chloé Folens,
Vendémiaire/CPC, 304 p., 25 €.

Le Mystère Clouzot, sous la
direction de Noël Herpe, Lienart/
Cinémathèque, 224 p., 29 €.

« Clouzot l'essentiel », 13 DVD
(TF1 Studio), et « Clouzot avant
Clouzot », 6 DVD (Lobster Films).